

L'essence de l'évangile

Autor(en): **Porret, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **3 (1915)**

Heft 13

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379950>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ESSENCE DE L'ÉVANGILE

Le discours (1) que je vous apporte aujourd'hui a été rédigé dans des conjonctures exceptionnellement graves. Tout d'abord, indépendamment des événements qui ont mis toute l'Europe en branle, permettez-moi de vous indiquer, à titre de confiance personnelle, une circonstance minime en elle-même, mais qui, avant toute sollicitation du dehors, avait imprimé une certaine solennité à mes réflexions. C'est la neuvième fois, mais bien certainement aussi la dernière, que je suis appelé à prononcer le discours d'ouverture de notre séance de rentrée. Vous le comprendrez sans peine : il y avait là de quoi me faire faire un sérieux retour sur moi-même et sur notre situation théologique, de quoi me pousser à un examen de conscience, et provoquer chez moi un vigoureux effort pour dégager de mes expériences de professeur des résultats pratiques.

J'en étais là de mes méditations quand retentit soudain le coup de tonnerre formidable qui a déchaîné l'effroyable bouleversement actuel. Alors de sérieuse qu'elle était, la situation est subitement devenue tragique. Avec l'horrible guerre qui se déchaîne sur notre continent tout entier et

(1) Discours prononcé à la séance de rentrée des cours de la Faculté de théologie de l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud, le 3 novembre 1914.

même au delà, nous avons vu surgir les problèmes les plus troublants et les plus angoissants. Depuis plus de quinze siècles que l'Évangile est à l'œuvre dans notre Europe occidentale, voilà donc où nous en sommes ! N'est-ce pas la banqueroute de notre civilisation soi-disant chrétienne ? Question d'une redoutable solennité, qui s'impose à nous jusqu'à nous arracher des cris de détresse. Nous comprenons, pour cette fois, qu'on se demande si le christianisme n'a pas fait son temps, si le divorce n'est pas radical entre notre monde moderne et l'Évangile. Mais non, c'est impossible. Pour nous, cette pensée ne pourrait être qu'une tentation de découragement que nous repoussons avec décision et fermeté. Nous savons que l'Évangile est la vérité, nous savons que seul il répond aux besoins de l'âme humaine et qu'il finira par triompher. Mais il faut bien reconnaître qu'à l'heure présente, cette conviction ne se maintient pas dans nos esprits sans effort et que, pour la conserver, nous devons triompher de bien des obscurités, nous devons retrouver l'équilibre à travers bien des doutes et des difficultés.

Il s'agit donc de nous ressaisir comme chrétiens et comme théologiens. Si notre théologie n'est pas un vain cliquetis de paroles sonores, si elle n'est pas un jeu futile d'escrime dialectique, elle doit s'attacher aux réalités et s'efforcer d'y répondre. Il est donc de toute importance que nous prêtions l'oreille aux enseignements de l'heure présente, pour en faire notre profit et reviser, s'il le faut, nos conceptions et nos méthodes. Or, à l'heure qu'il est, au sein de la tourmente que nous traversons, il y a deux réalités qui s'imposent avec une indicible puissance et auxquelles il s'agit de laisser la parole. Ce sont le péché et Dieu.

Oui ! le péché. Il est certain que dans notre génération on commençait à le perdre de vue et à le tenir pour quantité négligeable. Nous savons pertinemment que tel des jeunes gens d'aujourd'hui en éprouvait une sorte d'agacement. Il semblait que ce fût quelque chose de périmé dont

on n'eût plus à tenir compte. Si le grand Kant s'était laissé aller à parler du mal radical, c'est qu'il avait encore payé son tribut aux conceptions du passé. On se grisait de culture, de progrès, d'évolution, et porté par le souffle des découvertes scientifiques et des aspirations pacifistes ou humanitaires, on saluait avec une joyeuse assurance l'aurore de temps nouveaux, on entonnait l'hosanna d'une humanité régénérée. Le réveil a été effrayant. On s'était endormi sur un lit de roses, on s'est réveillé dans une mare de sang ! Il a bien fallu se rendre à l'évidence. Pour être raffinée dans sa culture, l'âme humaine n'en est pas devenue meilleure. Nous avons fait des constatations douloureuses, la bête humaine reparaît aussi brutale qu'aux jours de la barbarie antique. Tout l'éclat d'une civilisation merveilleuse n'était qu'un vernis qui recouvrait la même méchanceté, la même servitude. Et ce qu'il y a de plus déconcertant, c'est l'unanimité des nations. Les hommes les plus distingués, les âmes les plus pieuses ont vu les choses à travers les passions de leur peuple : les évidences morales les plus élémentaires sont subordonnées aux intérêts nationalistes, les uns appelant bien ce qui pour les autres est un crime. Et la seule conclusion que nous puissions honnêtement tirer, c'est que, si nous étions dans la situation de ceux qui nous stupéfient, nous ferions probablement comme eux. Voilà notre bilan.

De là résulte l'impossibilité de maintenir la conception courante d'une christianisation graduelle du monde. On s'est bercé de l'illusion que le Royaume de Dieu viendrait par l'évolution progressive de l'humanité s'élevant de cime en cime, et alors qu'on se croyait bien près du dernier sommet, on se retrouve dans un marécage. Le mot de Michelet : « Tout est en progrès, sauf l'âme », trouve dans la situation actuelle une effrayante confirmation. Les progrès merveilleux de notre civilisation, qui vont jusqu'au raffinement, semblent avoir fortifié et exalté l'égoïsme des individus et celui des peuples. La soif de jouir ne fait que grandir. Chacun vise à affirmer sa personnalité, fût-ce au détriment d'au-

trui. L'ambition qui se soumet les autres trouve tous les moyens légitimes. Franchement, nous sommes plus loin que jamais des dispositions que suppose le Royaume de Dieu. Ce serait déjà une conquête importante, si nous comprenions que, sans perdre de vue les améliorations sociales, nous devons porter nos efforts sur la régénération des individus. La tâche primordiale est de former un noyau de chrétiens authentiques qui, agissant comme le levain dans la pâte, exerceront une telle influence sur l'ensemble que le départ se fera toujours plus entre ceux qui veulent être à Christ et ceux qui sont décidés à lui résister.

Nous avons parlé de Dieu comme de la seconde réalité qui se dégage aujourd'hui de la brume. Notre théologie, sous prétexte d'être christocentrique, est devenue presque uniquement anthropocentrique ; elle a fait à cet égard de belles et indéniables conquêtes. Mais elle a oublié que pour être vraiment christocentrique, elle doit rester avant tout théocentrique, comme le mot de théologie à lui seul suffirait à le rappeler toujours. Dieu demeure l'Alpha et l'Oméga de la pensée comme de la vie.

Cet obscurcissement de l'être et de l'action de Dieu se montrait du reste dans l'ensemble des conceptions contemporaines. Pour résoudre le problème troublant de la souffrance dans le monde, on tranchait le nœud gordien, en supprimant purement et simplement la toute-puissance divine ; on déclarait Dieu absent, c'était à l'homme à délivrer Dieu. On avait peine à reconnaître son action dans les menus faits de l'existence quotidienne ; surtout on n'avait plus de sens pour sa sainteté et sa justice. Et voilà que tout à coup Dieu fait entendre sa voix dans sa majesté souveraine ; par-dessus le sinistre cliquetis des batailles a retenti avec une effroyable puissance le tonnerre des rétributions divines. Dieu se rappelle subitement à un monde qui faisait abstraction de sa présence. Là où les païens auraient cru discerner le *Fatum* antique, nous reconnaissons la main du Dieu juste qui, à l'heure qu'il a choisie, sort de son

silence et accomplit ses décrets. Pour méconnaître Dieu dans les horribles événements actuels, il faut oublier que, comme il a établi les lois de la nature, il a établi les lois de l'histoire, et qu'il est toujours immanent à sa loi. Or, c'est une loi de Dieu que telles les semailles, telles sont les moissons. C'est une loi du gouvernement divin que le péché mène à la ruine, que l'oubli ou le mépris de Dieu appelle la corruption, que la luxure aboutit à l'esclavage et à la cruauté, que l'orgueil marche à l'écrasement. « Celui qui sème le vent moissonne la tempête. » Cette loi est plus rigoureuse encore que celles qui régissent l'univers visible. On ne se moque pas de Dieu. Les passions et les aveuglements des hommes ne sont que les résultats des convoitises déchaînées, résultantes voulues du Dieu de sainteté qui veut que le mal porte ses fruits. Ce n'est pas lui qui a fait les semailles. Mais une fois la semence répandue, il faut, de par la volonté de Dieu, que la moisson lève et mûrisse !

Or nous savons que si Dieu visite et frappe, c'est pour amener à la repentance et au salut. Depuis longtemps nous proclamons que le relèvement n'est possible qu'à travers des calamités et des jugements. Tous nous avons non seulement le droit, mais le devoir d'espérer que de la crise actuelle il sortira un réveil des consciences, la faim et la soif d'entendre les paroles de l'Éternel. Et c'est à nous qu'incombe la tâche redoutable de porter à nos contemporains le message libérateur. Ainsi se pose devant nous d'une façon pressante la question que voici : quel Évangile apporterons-nous aux cœurs labourés par l'épreuve ?

Oui, quel Évangile ? Sera-ce le vieil Évangile avec sa folie, ou un Évangile soi-disant perfectionné, déchargé de ses pierres d'achoppement ? Il va sans dire qu'en parlant du vieil Évangile, je n'entends pas le solidariser avec les adjonctions d'une tradition que l'on a souvent fait passer sous le pavillon de l'orthodoxie ; je veux parler de l'Évangile apostolique tel qu'il est contenu dans le Nouveau Testament, et

qui s'est toujours montré admirablement riche et souple pour s'adapter aux besoins de toutes les époques, l'Évangile toujours jeune parce qu'il est éternel. Or il est incontestable qu'aujourd'hui les documents évangéliques sont battus en brèche de telle sorte que c'est à peine si l'on peut dire ce qu'a été, ce qu'a fait, ce qu'a dit Jésus. Pour quiconque s'occupe de l'étude de ce livre, auquel la foi des siècles s'est alimentée, le problème devient tellement pressant qu'on ne peut l'é luder.

Ce n'est pas de gaieté de cœur que je l'aborde. Il semble que dans l'heure présente il y ait autre chose à faire qu'à se disputer entre ceux qui veulent encore être chrétiens, n'importe à quel titre. C'est plutôt le moment d'agir, le moment d'aimer, de manifester dans une vie toute pénétrée de Jésus-Christ la puissance qui découle de sa personne. Je suis d'accord. Mais je sais aussi qu'il est des obligations auxquelles on n'a pas le droit de se soustraire. Je n'ai la prétention de juger personne. L'expérience m'a appris à respecter toujours davantage les convictions qui différaient de la mienne. Je sais que les schibboleth sont dangereux en matière théologique tout comme en matière d'Église. L'Évangile de Jésus-Christ, ou plutôt la personne de Jésus elle-même est si riche que quiconque se réclame de lui se trouve par là-même au bénéfice de quelque chose de divin. Tel de ceux dont nous séparons notre cause peut d'ailleurs nous dépasser en sainteté et en amour, ce qui est la réalité suprême. Mais il est certain d'autre part que si nous voulons agir en disciples du crucifié, nous n'avons pas le droit de nous taire, alors qu'on nous invite à abandonner ce qui pour nous constitue la moëlle de l'Évangile et peut seul donner la vie à un monde qui se meurt. Jugeant la doctrine et non les hommes, nous estimons que le christianisme qu'on nous présente comme un progrès est une véritable déformation de l'Évangile et l'évide de tout ce qui fait sa vertu.

Pour apprécier équitablement ce mouvement, il importe

de nous rendre compte de son origine, qui explique l'ascendant qu'il a conservé sur bien des esprits. Il procède, en grande partie, d'une réaction, d'ailleurs légitime, contre la doctrine traditionnelle dévoyée, ou d'un effort pour ressaisir une vérité qui avait été méconnue ou laissée dans l'ombre, et qu'on a ensuite exagérée jusqu'à en faire une erreur. C'est ce qui nous apparaîtra clairement si nous passons rapidement en revue quelques faits d'entre les plus saillants à titre d'exemples.

1. Le dogmatisme du xvii^e siècle avait fait peser un joug de fer sur les consciences. On aspira à se libérer de formules surannées, on voulut à juste titre mettre l'accent sur la vie plus que sur le dogme. Mais on en est venu à rejeter toute doctrine. Peu importe ce qu'on croit; la foi seule a de la valeur, indépendamment de l'idée qu'on se fait de son objet.

2. L'orthodoxie avait perdu de vue l'humanité du Sauveur ou l'avait absorbée dans sa divinité. On sentit le besoin d'avoir un Jésus homme et de relever sa sainteté comme étant celle que nous sommes appelés à réaliser nous-mêmes. Mais on a glissé sur cette pente, jusqu'à ne plus voir en Jésus que l'homme-type et à négliger son œuvre de Sauveur. Quand les hommes de notre génération lisent la vie de Jésus, c'est pour y chercher, non pas ce que nous pouvons recevoir de lui, mais ce que nous pouvons reproduire de sa vie dans notre conduite. Ainsi on est arrivé à voir en lui non plus l'objet de la foi, mais le premier des croyants, et l'équilibre de l'Évangile en a été compromis.

3. La scolastique protestante avait accentué le conflit entre la justice et la grâce à tel point qu'elle avait abouti à un drame juridique dans lequel le Père apparaissait comme un juge vengeur réclamant une victime, et le Fils comme s'interposant pour détourner sur soi le courroux divin. Tel de nos cantiques a conservé des traces de cette conception anti-scripturaire. On semblait avoir perdu de vue que c'est du cœur du Père que part l'œuvre de la grâce, et que Dieu était

en Christ réconciliant le monde avec soi. Mais on ne s'est pas contenté de revenir à la sobriété biblique, on a nié la colère de Dieu, et proclamé que la repentance suffit pour que Dieu pardonne purement et simplement. Dans la doctrine de l'expiation, qui avait été elle-même déformée par des notions juridiques et de comptabilité, il n'a pas suffi d'en revenir à une conception avant tout morale, on a supprimé toute espèce d'expiation comme une superfétation.

4. Dans le désir de maintenir aux saintes Ecritures une place à part, le protestantisme du xvii^e siècle avait formulé la théorie de l'inspiration littérale. Il était urgent d'en revenir à une notion plus organique qui répondît à la spiritualité de l'Evangile et qui fit droit aux exigences normales de la science historique. Mais on ne s'est pas arrêté à moitié chemin. On a abandonné toute espèce d'inspiration, on a mis les documents bibliques sur un pied d'absolue égalité avec tous les autres documents de l'histoire, et même on les a soumis à un examen beaucoup plus sévère, auquel peu de sources historiques résisteraient. Et c'est ainsi que, ce processus continuant, on aborda les écrits bibliques avec un parti-pris de défiance, pour ne pas dire d'hostilité.

5. A force de relever la révélation spéciale de Dieu en Israël, on avait fini par méconnaître son action chez les autres peuples de la terre : il semblait qu'il eût abandonné les païens à eux-mêmes, sans plus se soucier d'eux. Le moment vint où, par une revendication légitime, on mit les gentils au bénéfice de l'œuvre divine, et où l'on rechercha, dans les religions païennes, les traces d'une révélation de Dieu à l'âme humaine. Mais on ne s'en tint pas là. On en vint de plus en plus à assimiler la révélation de Dieu à Israël à celle qui fut accordée aux païens. Et aujourd'hui, dans un très grand nombre d'esprits, le dernier pas est franchi. L'action de Dieu en Israël est considérée comme identique à celle qui s'exerce dans les autres nations. Si le mosaïsme s'élève plus haut que les autres religions, cela tient, non pas à un facteur objectif, à une révélation spé-

ciale qui aurait mis le peuple juif à part, mais au simple fait qu'il s'est trouvé dans son sein des âmes plus réceptives, plus vraiment religieuses, qui ont donné à la révélation universelle de Dieu une voix plus nette et une forme plus précise. Il n'y a plus de différence qualitative mais simplement quantitative entre Israël et les païens, et cette différence vient de l'homme et non pas de Dieu. Nous voilà en plein dans le point de vue de l'école de l'histoire des religions que nous retrouverons tout à l'heure. C'est ici la question actuelle par excellence, la question brûlante de l'heure présente. Car ce n'est plus seulement le judaïsme, c'est le christianisme lui-même que l'on met sur la même ligne que les autres religions et auquel on dénie son absoluté. Nous y reviendrons.

L'énumération qui précède suffit pour faire comprendre la grande diversité des opinions aujourd'hui en présence. Sur chacun des points cités, il y a, entre l'erreur qu'il fallait combattre et l'erreur à laquelle une réaction exagérée aboutit, toute une série de positions intermédiaires, de nuances plus ou moins tranchées. Ainsi s'explique l'ambiguïté qui s'attache au terme équivoque, et partant malheureux, de « théologie moderne » comme à celui de « modernisme » parmi les catholiques. Tantôt il désigne la réaction légitime contre un traditionalisme suranné; tantôt il s'applique aux résultats excessifs que nous avons indiqués. Mais si nombreuses que soient les divergences, il est certain qu'on peut les répartir en deux groupes nettement opposés : d'une part on relève dans l'Évangile l'intervention surnaturelle de Dieu; tandis que de l'autre on n'y voit que le résultat d'une évolution historique foncièrement humaine. Il y a aujourd'hui une doctrine très nette, très accentuée, qui a la prétention arrêtée de renouveler le christianisme traditionnel et qui se présente à nous avec une cohésion et une plénitude qu'elle n'a jamais eues jusqu'ici. Le rêve qu'avait caressé le XVIII^e siècle d'un christianisme perfectionné, qui soutienne l'examen de la raison

la plus exigeante, semble être réalisé. Cette tendance a pris différents noms suivant les moments. Au cours du siècle passé, elle s'appelait chez nous le protestantisme libéral, nom qui, du reste, paraît revenir en faveur de l'autre côté du Rhin ; puis elle s'est incarnée dans le fidéisme en France, aujourd'hui elle triomphe en Allemagne, sous le nom de *religionsgeschichtliche Schule* que nous traduisons par école de l'histoire des religions. Représentée par des hommes d'une haute valeur scientifique, cette école joue un rôle de premier ordre dans la théologie actuelle, et fait sentir son action sur nombre d'esprits qui n'acceptent pas ses méthodes. Son influence rappelle singulièrement celle qu'exerçait, au milieu du siècle passé, l'école de Tubingue. Dans le domaine de la critique du Nouveau Testament, cela va jusqu'à une véritable fascination. Elle a d'ailleurs accompli un travail d'une incontestable grandeur. Au point de vue scientifique, l'édifice élevé par elle commande le respect. Quand on regarde de près, on y voit bien des fissures. Mais dans son ensemble, il n'en constitue pas moins une œuvre dont la puissance est indéniable. Seulement, si la fascination s'explique sur le terrain de la science, d'autre part, au point de vue de la foi, le sacrifice qu'on demande de nous, n'est rien de moins que l'abandon de l'Évangile lui-même dans son essence !

La tentative de Strauss de ramener toute l'histoire évangélique à des mythes, manquait de base, tant que les documents évangéliques conservaient leur valeur. L'école de Tubingue fit dès lors un gigantesque effort pour infirmer leur crédibilité. On va répétant qu'elle a échoué. Il y a dans ce jugement une confusion. Sans doute ses verdicts ont été jugés insoutenables, ses constatations historiques sont périmées, les facteurs par lesquels elle expliquait l'histoire se sont montrés insuffisants. Mais elle a ouvert la voie, et le mouvement actuel ne fait qu'appliquer avec plus de rigueur le principe posé. Or ce principe le voici : c'est que la narration évangélique ne reproduit pas fidèlement ce qui s'est

passé pendant la vie de Jésus, mais n'est que la traduction des conceptions qui avaient cours dans l'Eglise primitive sur le ministère de Jésus. Toute l'œuvre de l'école de l'histoire des religions est là en germe pour ce qui regarde le Nouveau Testament. Celui-ci, d'après elle, nous renseigne, non pas sur ce que Jésus a été et sur ce qu'il a fait, mais sur ce que l'Eglise a pensé de lui. La vie du Seigneur, telle que les évangiles nous la racontent, n'est pas la base et le point de départ de la foi des premiers croyants, elle en est, au contraire, le terme final et l'aboutissement.

Ce point de vue est exposé avec une grande maîtrise dans un livre récent, dont on a beaucoup parlé, et qui est comme la synthèse de tout ce que l'école des religions a acquis jusqu'ici. Je veux parler du livre de Wilhelm Bousset : *Kyrios Christos*, qui peut être regardé comme le programme actuel de l'école. Voici comme on peut le résumer : Ce n'est pas à Jésus que remonte le christianisme, mais à la foi de l'Eglise en Jésus. A la première origine nous trouvons sans doute la personne de Jésus et l'impression puissante produite par lui sur ses disciples. Mais c'est à peu près tout ce que nous pouvons savoir de certain à son sujet. On en vint à voir en lui le Messie, puis un être surhumain ; on lui attribua des miracles, on lui mit dans la bouche des enseignements qui faisaient de lui un être divin. Et peu à peu, sous l'influence de la mystique orientale et de la gnose, qui est plus ancienne que le christianisme, on en vint à l'adorer comme le Seigneur. Avec Irénée, à la fin du second siècle, l'évolution est achevée, le *Christos* est devenu *Kyrios*, objet de l'adoration, objet de la foi de l'Eglise : le christianisme traditionnel est fondé !

Sans doute, tous les représentants de l'école sont loin d'être aussi radicaux que Bousset. Il en est plusieurs qui sont beaucoup moins sceptiques que lui quant à l'histoire évangélique et qui accordent une valeur plus grande à nombre d'éléments de la tradition, telle que les évangiles nous l'ont conservée. Mais ils n'en sont pas moins d'accord

pour dépouiller la personne de Jésus de tout élément surnaturel et pour considérer le tableau que les évangiles nous en tracent comme la création de l'Église primitive. Il n'y a pas à s'y méprendre. Nous sommes bien en face d'une conception qui est la négation pure et simple de l'Évangile apostolique. Jésus n'est plus le don de Dieu, l'auteur du salut auquel notre foi ait à s'attacher. Il est devenu un génie religieux qui a ouvert la voie et inauguré la vie spirituelle normale.

Nous ne nous étendrons pas davantage pour le moment sur l'école de l'histoire des religions qui demanderait à elle seule une étude approfondie. Arrêtons-nous seulement au caractère relatif qu'elle attribue au christianisme. Il y a quelques années, ce sujet fut à l'ordre du jour et même à la mode : Le christianisme est-il la religion absolue et définitive ? Dans les cercles populaires, la question se formulait autrement : Jésus-Christ ne sera-t-il jamais dépassé ? Le professeur Ernst Troeltsch en particulier a joué un rôle marquant dans le débat qui depuis semble s'être calmé. On dirait que la solution à laquelle on est arrivé a satisfait tout le monde, et que la question peut être regardée comme réglée ! On nous a dit : On ne peut prouver que le christianisme soit la religion absolue, mais on peut affirmer que jusqu'ici il n'a pas été dépassé ; il demeure pour le moment la forme la plus haute de la religion. Il semble qu'un tel résultat doive nous satisfaire. Aux objections que nous sommes tentés d'élever, on ne manquera pas de répondre : Que demandez-vous de plus ? On vous concède que Jésus-Christ n'a pas été dépassé. Cela doit vous suffire.

Eh bien ! non, cela ne nous suffit pas. Nous estimons que pour que la question se soit même posée, il a fallu une déviation de l'Évangile primitif et authentique. Le christianisme n'a plus été saisi dans sa profondeur et sa richesse. C'est pour cela qu'on s'est mis à le considérer surtout dans ce qu'il avait de commun avec les autres religions, et on a

trouvé qu'après tout il n'y avait entre elles et lui que de différences de degrés : sa supériorité consistait simplement en ce qu'il offrait en une mesure éminente ce qui ailleurs n'était qu'indiqué ou pressenti ; mais la distinction n'est plus que relative. Ainsi le christianisme n'apparaît plus que comme le point, pour le moment culminant, où aboutit l'évolution religieuse de l'humanité. On se met en quête de tout ce qui, dans la religion soi-disant révélée, existait déjà ailleurs, de tous les parallèles qu'il est possible d'établir entre l'Évangile et la tradition des autres cultes, et partout où l'on trouve quelques rapprochements, on est enclin à les présenter comme des emprunts faits par l'Église aux idées courantes ou au milieu ambiant. Telle était déjà l'attitude que prenait Edmond Stapfer en 1878, dans son livre : *Les idées religieuses en Palestine à l'époque de Jésus-Christ*, où nombre de paroles de Jésus étaient citées comme provenant non pas de lui, mais de son entourage, en sorte qu'on en venait à se demander ce qui restait d'original pour Jésus. Mais c'est surtout dans l'école de l'histoire des religions que ce travail a atteint son complet développement.

Nous sommes ainsi ramenés à la question de savoir quelle est l'essence du christianisme, puisqu'en définitive c'est elle qui doit nous servir de critère et déterminer notre choix. Or sur ce point, le doute ne me paraît pas possible. Que nous consultations le Nouveau Testament ou l'histoire de l'Église, nous répondons sans hésiter : ce qui fait le centre de l'Évangile c'est la grâce de Dieu en Jésus-Christ pour le salut du monde, en d'autres termes la rédemption, c'est à dire l'œuvre accomplie par Dieu en Jésus-Christ pour arracher notre humanité à la mort et à la perdition.

Dans un livre qui a fait sensation et qui du reste contient de très beaux aperçus, le professeur Ad. Harnack a présenté tout autrement le fond permanent de la doctrine de Jésus et de la vie de l'Église. Il accorde bien une place à la mort expiatoire du Christ ; il reconnaît loyalement que Jésus a

voulu la commémorer dans la Cène (1). Mais il n'y voit qu'un élément secondaire qui ne fait pas partie de l'Évangile lui-même, ce qui est manifestement une inconséquence. Car si l'expiation est une réalité, elle ne peut être qu'au premier plan. Or pour ce savant, elle ne joue aucun rôle et disparaît tout à fait de son exposé du développement de la communauté chrétienne. L'essence du christianisme consiste à ses yeux dans la paternité de Dieu, la valeur de l'âme humaine, et la spiritualité du Royaume de Dieu, du culte et de la vie chrétienne. Et c'est tout ! Pourtant il a posé le principe fécond et d'une grande portée que, pour déterminer l'élément permanent du christianisme, il ne faut pas s'en tenir à la pensée de Jésus, mais qu'il faut la voir telle qu'elle s'est épanouie dans l'histoire, dans les actions et réactions qu'elle a produites chez ceux qui se réclament de lui. Seulement l'éminent historien fait une application défectueuse de ce principe excellent en cherchant la réalisation de l'esprit chrétien dans les institutions, plus mondaines que spirituelles, des grandes Eglises de la chrétienté. Ce n'est pas là qu'il se montre dans sa pureté. Voici bien plutôt ce que nous constatons : dès la première génération, l'Eglise voit en Jésus le Sauveur qui nous délivre de la condamnation et de la perdition. La rédemption par la mort du Christ est au centre de l'Évangile apostolique. A travers les siècles, l'Eglise se montre à nous vivante dans la mesure où elle proclame avec plus de décision le salut gratuit par la foi au Christ Sauveur ; elle dépérit au contraire dans la mesure où, laissant dans l'ombre le sacrifice rédempteur, elle ne s'attache plus qu'à une vie morale qui perd bientôt toute saveur. A toutes les périodes de réveil, nous voyons l'œuvre du Christ resplendir d'un nouvel éclat, et devenir la source d'une transformation dans la vie. A chaque fois que des conversions éclatantes se sont opérées, elles ont eu pour point de départ le message du pardon des péchés par le

(1) Ad. HARNACK, *L'essence du christianisme*, trad. française (1907), p. 196.

sacrifice du Calvaire. Et si nous consultons la vie des hommes de Dieu les plus marquants, de ceux dans lesquels l'esprit chrétien apparaît avec une intensité exceptionnelle et qui sont ainsi dans l'Eglise de Dieu un perpétuel levain de renouvellement et de rajeunissement spirituels, nous trouvons à la base de leur vie une expérience puissante du salut qui est en Jésus-Christ. Nous pouvons hardiment conclure de toute l'histoire de l'Eglise que, au centre de l'Évangile, se trouve comme point essentiel et fondamental la doctrine de la rédemption par le Christ mort et ressuscité. Quand on a substitué à l'idée de la rédemption celle de la révélation, pour en faire l'essence du christianisme, on a payé chèrement cette faute en tombant fatalement dans un intellectualisme débilisant. Et quand on s'est contenté de proclamer la paternité de Dieu et de revendiquer plus de spiritualité, on a abouti à un moralisme desséchant!

Mais pour conserver à la rédemption évangélique toute son ampleur et sa plénitude, il faut bien se rappeler qu'elle doit aboutir à une entière refonte de l'être humain et à une vie de sainteté. Elle n'a pas pour but de nous délivrer de la condamnation seulement, mais aussi de l'asservissement au péché. Aussi la rédemption authentique a-t-elle pour corollaire nécessaire et essentiel le don du Saint-Esprit. Or le Saint-Esprit n'est pas le simple renforcement de nos énergies naturelles. Il est une puissance surnaturelle qui, du dehors, à un moment donné, fait irruption dans notre être et rend toutes choses nouvelles. Cette reconstitution de notre personnalité que le péché a désorganisée est le miracle par excellence; c'est la réalité suprême de la nouvelle alliance, c'est le but final du Christ dans toute son œuvre envers nous. Il est lui-même l'Esprit vivifiant, il baptise du Saint-Esprit. Le don de Dieu comprend le don de son Fils et le don de son Esprit, l'un consommant l'autre dans l'unité organique de la grâce. C'est jusque-là qu'il faut aller pour saisir le Christ rédempteur dans l'intégrité de son action libératrice.

Je voudrais avoir le temps de m'étendre davantage sur ce point capital. Car c'est là que s'est produite la plus grave altération de l'Évangile authentique. Le rationalisme doctrinal qui détruit la vérité divine est grave ; mais le rationalisme moral qui s'attaque à la vie elle-même est plus grave encore. Or il a envahi l'Église chrétienne dans son ensemble, jusque dans les milieux les plus ombrageusement orthodoxes ; on s'est contenté d'une morale raisonnable, sage, telle que la sagesse de ce monde pouvait lui donner son approbation. Et l'on a oublié que c'est dans la vie surtout, bien plus encore que dans la doctrine, que l'Évangile est une folie, en réclamant une confiance absolue, une obéissance absolue, un renoncement absolu allant jusqu'à la mort du moi. Voilà la vraie rédemption, celle qui est le centre de l'Évangile.

Or si l'Évangile est dans son essence le message de la rédemption et du salut par Jésus-Christ, voilà du même coup résolue la question que nous avons posée plus haut. D'emblée nous nous trouvons hors du relatif, en plein absolu. Il s'agit ici d'une œuvre unique que Dieu a accomplie dans la personne de Jésus-Christ une fois au cours des siècles, et qui nous apparaît comme décisive et dominant l'histoire. Elle n'est rien de moins qu'« une nouvelle création », selon l'expression de Charles Secrétan. Devant une humanité qui mourait dans son péché, à laquelle il a laissé faire tout d'abord l'expérience de sa radicale impuissance et de son incurable misère, quand l'heure a sonné où les civilisations les plus brillantes aboutissaient à la banqueroute et à la ruine, Dieu est intervenu. Il a fait retentir à nouveau la parole créatrice en donnant son Fils au monde, il a fait passer sur ses créatures livrées à la mort le souffle de l'Esprit vivifiant. Et dès lors la vie est rentrée dans notre monde perdu et qui s'effondrait dans son impuissance. Voilà l'Évangile dans sa nue simplicité, l'Évangile de la rédemption, l'Évangile du salut ! Or cette religion-là, il n'y a pas à en douter, elle est la religion absolue et définitive. Cette ques-

tion du caractère absolu ou relatif du christianisme n'est donc pas aussi oiseuse qu'il pouvait le paraître à premier examen. Elle se confond en définitive avec celle de savoir si l'Évangile est, oui ou non, la religion de la rédemption, du salut, dans l'acception propre du mot, d'une humanité perdue et marchant à la ruine. Et nous saisissons ici sur le vif la différence radicale qui existe entre les deux conceptions que nous avons mises en présence. Tout revient en définitive à la façon de concevoir le péché.

Aux uns il apparaît comme un simple déficit, comme un stade nécessaire à traverser pour passer d'un état de nature et de chair à un degré supérieur et à la vie de l'Esprit, comme un arrêt dans le développement de notre être ; pour d'autres, il est une révolte contre Dieu, une rupture avec celui qui est la source même de notre vie, et par conséquent il attire sur nous la réprobation et contient en germe la perdition, il est le commencement de la mort de l'âme, bien autrement redoutable que celle du corps. Nous sommes ici aux sources mêmes des conceptions divergentes que nous essayons de caractériser. La conception que nous défendons et que j'appellerai biblique est celle de la gravité irrémédiable du péché et de ses conséquences délétères : il encourt la condamnation de Dieu et aboutit à la ruine. On pourrait alléguer en faveur de cette manière de voir l'histoire entière qui nous montre un progrès constant dans les institutions, mais en revanche un vrai piétinement dans l'évolution de l'âme humaine. Malgré tous ses progrès, l'homme d'aujourd'hui n'est pas d'un atome meilleur que ceux qui l'ont précédé. Plusieurs seraient même tentés de dire qu'il a empiré ; je me contente d'affirmer qu'il n'est pas monté. Devant l'effroyable débordement de barbarie que nous avons sous les yeux, qui oserait prétendre encore que l'humanité en elle-même va s'améliorant ?

Mais l'histoire ne suffit pas pour nous faire comprendre que le péché est un monstrueux renversement. Une telle

conviction ne peut provenir que d'une expérience intime et personnelle qui seule lui donne sa solidité. A quoi servent les affirmations les plus énergiques sur la gravité du mal, si le pécheur ne leur donne pas son acquiescement intérieur ? Ce n'est qu'autant que la conscience donne son adhésion à la façon dont l'Écriture présente le péché que cette conviction devient une réalité inébranlable. Il faut une conscience effrayée à salut (1), comme disaient les Réformateurs, pour percevoir la révélation divine sur le mal d'abord, sur le salut ensuite. Si donc nous maintenons la notion biblique du péché, c'est parce que seule elle correspond à l'expérience douloureuse que nous avons faite de notre état de misère devant Dieu. Mais, ne nous y trompons pas, cette notion du mal est elle-même dérivée, elle découle de la conception que nous avons de Dieu. L'affaiblissement de la gravité du péché, qui se montre aujourd'hui sous des formes si diverses, est en connexion directe avec la tendance panthéiste de beaucoup d'esprits. Dieu est conçu comme un principe, comme une force, comme une vie universelle, beaucoup plus que comme une personne vivante ; de là découle que le péché apparaît comme une imperfection, comme une infidélité à notre nature, bien plus que comme une révolte et une rupture avec la volonté de Dieu. Il me suffira de citer, à titre d'exemples pris à dessein en dehors de la théologie, le scientisme et Johannes Müller. Quand le théisme chrétien est pris au sérieux, la notion tragique du péché en découle aussitôt.

Eh bien ! sur ces deux points, nous reconnaissons franchement que la conception que nous combattons est beaucoup plus facile à saisir par la simple raison et qu'elle semble mieux répondre au vulgaire bon sens. Celui-ci ne redoute rien tant que les exagérations, il aime à se tenir à mi-côte, au lieu de descendre dans les profondeurs et de viser aux hauts sommets. Or la conception biblique a ceci

(1) *Conscientia perterrefacta.*

de particulier qu'elle nous fait descendre dans l'abîme de notre corruption, d'une part, et que, de l'autre, elle prétend nous élever jusque sur des cîmes qui semblent inaccessibles. Le cœur naturel ne veut ni descendre si bas, ni monter si haut. Il nous accuse tantôt de calomnier la nature humaine, tantôt de prétendre à une perfection surhumaine. C'est une des folies de l'Évangile de nous révéler l'extrême misère de l'homme en même temps que l'indicible grandeur à laquelle Dieu le destine. Pascal était bien au centre de la vérité chrétienne quand il formulait cette antithèse. Mais cette folie de l'Évangile repose elle-même sur une folie plus grande encore, je veux parler de la foi en un Dieu sans lequel il ne tombe pas un passereau à terre et devant lequel les cheveux de nos têtes sont tous comptés. On dira ce qu'on voudra pour établir rationnellement cette vérité, elle demeure quelque chose d'insensé, elle est un défi à la sagesse bourgeoise qui ne peut y voir qu'une exagération pieuse. Or nous sommes convaincu, pour notre part, que c'est jusque-là que plongent les racines de la foi au Dieu Rédempteur. Et ce n'est pas une affaire d'intelligence, ni de formule dogmatique, mais le résultat d'un besoin pressant qui pousse l'âme à s'emparer du Dieu que Jésus nous présente. Il y a des âmes dans lesquelles quelque chose tressaille quand elles entendent ces déclarations du Sauveur, et qui s'écrient : Voilà le Dieu qu'il me faut ! Et voici, elles vous diront que dans la pratique de leur vie chrétienne, Dieu s'est révélé à elles sous cet angle-là. Oh ! ce n'est pas qu'elles le contempnent sans voile et dans son entière splendeur. Il reste encore pour elles bien des brouillards qui le dérobent à leurs yeux. Mais elles l'ont entrevu ; mais elles en ont éprouvé suffisamment pour savoir que ce ne sont pas là des espérances chimériques et des illusions trompeuses. Dieu leur a répondu. Dieu est intervenu et parfois d'une façon si merveilleuse qu'elles n'ont pu qu'adorer. Cela suffit. Dieu s'est révélé. Elles savent qu'il est le Dieu vivant pour lequel il n'y a rien de trop petit. Et

c'est dans ce contact avec lui qu'elles ont compris ce qu'était le péché ; elles ne l'ont plus apprécié comme une déviation de notre loi, de notre nature, mais bien comme un crime de lèse-divinité, comme un attentat contre l'auteur de la vie. Et une fois placée dans cette lumière, l'œuvre de Dieu en Christ apparaît dans sa beauté sublime, elle se donne à connaître comme le grand miracle de l'amour divin. Bien loin d'être un scandale incompréhensible, elle devient la réponse aux besoins les plus profonds de notre cœur. La logique de l'âme tourmentée par sa culpabilité et par la soif de Dieu et de son pardon n'est pas la même que celle pour qui l'amour de Dieu est aussi naturel que la lumière du soleil, et pour qui la paternité de Dieu pour toutes ses créatures va en quelque sorte sans dire. Il y a évidemment là deux façons différentes de sentir et d'envisager les choses. Ces deux conceptions de l'Évangile peuvent encore avoir certains points communs, mais il n'en reste pas moins qu'elles sont tellement opposées qu'en définitive on aboutit à deux religions différentes.

Nous sommes maintenant bien placés pour aborder le point sur lequel je tiens à insister encore. Nous avons vu plus haut qu'au point de vue que nous combattons, le miracle ne se justifie en aucune façon, et ne peut être considéré que comme une superstition du passé. Dans cette conception il n'est pas seulement une superfétation, il devient un non-sens. Il est de l'équité la plus élémentaire de le reconnaître. Mais au contraire, une fois la rédemption en Jésus-Christ admise, le miracle s'impose comme une nécessité et comme partie intégrante de l'œuvre divine. Non seulement il n'est plus gênant, il n'est plus une pierre d'achoppement dont on serait heureux d'être débarrassé ; mais il devient essentiel, il est un enrichissement. Entendons-nous bien, je ne prétends pas que tous les miracles pris isolément doivent par là-même être admis ; le droit de les examiner chacun à part demeure. J'entends seulement qu'au lieu de les écarter

d'emblée et de les déclarer d'avance inconcevables, on les considère comme possibles, le miracle ayant sa place marquée dans l'organisme de la révélation divine. Il vaut la peine de s'y arrêter un moment.

Pour Rothe, le miracle était le caractère essentiel de la révélation. Cela n'est vrai qu'en tant que la révélation est elle-même au service d'une œuvre de rédemption. Car on conçoit très bien une révélation sans miracle, c'est-à-dire sans irruption dans le domaine des choses visibles, et demeurant limitée au surnaturel spirituel que feu Paul Chapuis mettait à la place du miracle proprement dit. Mais du moment où il s'agit de rédemption, les choses se présentent tout autrement. Car, comme nous l'avons vu, la rédemption est une nouvelle création, elle est une intervention positive de Dieu pour briser la fatalité qui dans l'ordre naturel entraîne les pécheurs sur une pente de déchéance et de mort. Or une telle intervention devant être perçue par l'homme pécheur auquel elle s'adresse et qu'elle veut relever, et l'homme étant de nature lié aux apparences sensibles et dominé par la loi qui dans le monde visible relie fatalement les effets aux causes, il était de toute nécessité que Dieu soulignât en quelque sorte son action en la rendant perceptible aux sens. Le miracle n'est pas en lui-même et directement essentiel à la foi ; mais il a cette grande signification qu'il est l'indice de la présence et de l'action du Dieu vivant ; il fait connaître que Dieu prépare et accomplit une œuvre nouvelle, une œuvre créatrice qui reprend en sous-œuvre la création primitive pour la faire aboutir au but qu'elle a manqué.

Quand Auguste Comte décrivait les différents règnes de la création, il faisait remarquer avec beaucoup de raison que le règne supérieur suit les lois du monde inférieur en y ajoutant les lois spéciales qui lui sont propres. Or l'intervention de Dieu dans l'histoire des hommes pour en faire une humanité nouvelle pour Jésus-Christ, constitue un règne nouveau superposé à ceux qu'étudie la science. Après les

règnes minéral et végétal, il y a le règne animal dont l'homme fait partie par son être matériel. Au-dessus du règne animal vient le règne humain, dont l'histoire montre les destinées. Mais nous croyons à un règne superposé au règne humain naturel, c'est celui que nous appelons le Règne de Dieu et dans lequel la causalité divine apparaît au premier plan : c'est là son caractère distinctif, spécifique. Or c'est précisément là le miracle.

Ici surgit une question délicate, que nous n'avons pas le droit d'éluder. Beaucoup s'achoppent aux miracles parce qu'ils appartiennent au passé et ne se reproduisent plus aujourd'hui. Il faudrait être bien peu de son siècle pour ne pas mesurer la grandeur de la difficulté. Il est très naturel de se demander si l'accumulation des miracles que nous trouvons dans les évangiles n'est pas le simple effet de l'époque où ces livres furent écrits. Le miracle est-il autre chose que l'indice de l'émotion causée par les événements racontés ? On a vu partout des miracles, parce qu'on voyait partout la cause première à l'œuvre. En racontant comme miraculeux des faits en eux-mêmes parfaitement naturels, les disciples du Christ obéissaient au besoin inhérent à la foi de mettre en tout son jour l'intervention de Dieu. Il n'y avait pas de calcul dans cette création. Elle se serait faite toute seule sous la poussée de l'imagination des croyants. C'est ce qu'on remarque dans toutes les mythologies. Telle est l'explication donnée aujourd'hui en particulier par l'école de l'histoire des religions pour qui la question est résolue d'avance. Il ne peut en être autrement. Le miracle n'est plus que la création d'une époque pour laquelle les lois de la nature n'existaient pas et qui voyait du merveilleux partout où il y avait du divin.

Mais au point de vue que nous essayons de défendre, la question se présente sous une toute autre face. Ici, nous avons vu que le miracle non seulement s'explique et se justifie, mais s'impose. Il y a dans l'œuvre du Christ Sauveur un commencement nouveau qui marque une

rupture de l'enchaînement des causes secondes. Quiconque admet une création ne peut plus marchander sur le miracle. Même en admettant l'évolution darwinienne dans le plan créateur, le théisme chrétien est obligé de statuer un miracle à l'apparition de la première cellule, et à l'origine du règne humain se dégageant de l'animalité : car il y a là un élément nouveau que l'inférieur ne peut avoir produit. Il ne peut en être autrement quand nous passons du règne humain au règne de Dieu. Ici, le surnaturel s'impose sous la forme du miracle, afin que les hommes soient bien et dûment avertis que Dieu est à l'œuvre, et que l'œuvre qui commence ne vient pas d'en bas et n'est pas de la terre !

Mais il est une croyance profondément enracinée dans l'esprit humain à tel point qu'elle lui est presque instinctive, que l'on retrouve dans toutes les époques, mais qui n'eut jamais autant d'ascendant qu'aujourd'hui, et qui n'en est pas moins une erreur funeste. C'est elle que Jésus rencontra chez les négateurs de la résurrection et que nous pouvons dès lors appeler l'hérésie sadducéenne. Elle consiste à juger du passé et de l'avenir par le présent et à déclarer qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais que des choses semblables à celles qui se passent sous nos yeux. Il va sans dire qu'il y a dans ce principe de sagesse vulgaire un grand élément de vérité : c'est devenu un truisme en histoire que les analogies du présent nous font comprendre les faits du passé. Mais cela devient faux et peut aboutir à de vraies aberrations quand on prétend appliquer cette règle de gros bon sens à l'action de Dieu dans notre monde et l'enfermer dans les limites de nos perceptions actuelles. Comme il y a des saisons dans la nature, comme il y a des phases très distinctes dans l'histoire des peuples, et qu'aux périodes de naissance et d'épanouissement succèdent des temps de calme et de déchéance, de même dans l'œuvre de Dieu il y a des époques créatrices, des époques de lent développement et des époques de rénovation, et chacune a son caractère propre. Or il est dans l'essence d'une période créatrice

de présenter des phénomènes qui ne se reproduisent plus dans l'évolution ordinaire. Cela est vrai déjà dans la nature : ainsi l'enfant grandit dans le sein de sa mère avec une telle rapidité que, s'il croissait dans la même proportion une fois né, il arriverait en moins d'un an à la taille de l'adulte. De même il est déraisonnable de juger de ce qui a dû se passer à la période créatrice d'après ce qui se passe aujourd'hui dans le cours régulier des choses. Du moment où il y a eu intervention positive et exceptionnelle de Dieu pour la restauration d'un monde déchu, elle a dû nécessairement se manifester par des actes extraordinaires.

Du reste, pour croire à ces miracles du passé d'une foi qui ne soit pas de la crédulité, il faut avoir ses raisons : il faut d'abord avoir été saisi par le bras de Dieu et avoir passé de la mort à la vie ; il faut ensuite faire l'expérience d'une puissance surnaturelle que le Saint-Esprit déploie dans ceux en qui il habite, et d'une action surnaturelle de Dieu répandant à la foi de ses enfants. Alors, mais seulement alors, on ne s'achoppe plus à une énergie miraculeuse dont on éprouve directement les effets, et dont la forme seule est changée. Au fond, la même puissance est toujours à l'œuvre, elle est simplement moins apparente, à mesure que le travail devient plus intime. A l'origine, il s'agissait de gagner ceux du dehors. Les actes avaient dès lors quelque chose d'extérieur et de sensible. Aujourd'hui, il faut fortifier les croyants ; l'essentiel n'est pas de frapper les yeux, mais de parler au cœur et de stimuler la foi. Nous pouvons voir déjà de telles différences dans la vie des apôtres ; Paul a accompli des miracles, d'après son propre témoignage et il les appelle les « signes de l'apostolat ». Mais à nos yeux tel de ses écrits, l'Épître aux Romains par exemple, dépasse, en fait de puissance spirituelle, ce que le plus grand miracle a pu présenter. C'est là un de ces actes dont Jésus a dit : Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes que celle-ci (Jean XIV, 12).

On me demandera peut-être : Mais pourquoi attachez-

vous une telle importance aux miracles, qui pourtant sont très secondaires dans la vie chrétienne? Je reconnais que le miracle n'a pas une valeur religieuse directe et immédiate. Pourvu qu'on maintienne fermement l'action incessante du Père céleste dans notre vie, et la réalité de ses exaucements, qu'importe la manière dont il intervient? Je suis d'accord. Mais la foi au miracle conserve une valeur dérivée considérable. Elle est la vraie sauvegarde de cette action providentielle dont nous venons de parler, et surtout elle est une garantie nécessaire de l'œuvre rédemptrice qui en est inséparable. Et puis — et c'est ici la raison à laquelle je voudrais m'arrêter encore pour terminer cette étude — elle seule conserve à notre Bible et spécialement à notre Nouveau Testament, la place qui lui revient.

Pour nous en tenir aux évangiles, il est bien évident que, si l'on abandonne le miracle, ces livres perdent immédiatement toute valeur historique. On a beau faire à la suggestion une part aussi grande qu'on voudra; sans le miracle la vie de Jésus devient absolument inconcevable. La position des critiques relativement modérés qui, comme Ad. Harnack et même Johannes Weiss, veulent maintenir en gros l'historicité des récits évangéliques, tout en abandonnant le miracle, devient de plus en plus difficile, pour ne pas dire insoutenable. Comme Albert Schweitzer l'avait annoncé après Wrede, comme Wilhelm Bousset le confirme par son dernier livre, l'école de l'histoire des religions en arrive au scepticisme le plus absolu sur la réalité des faits racontés par nos évangiles. On a commencé par éliminer les faits miraculeux, puis, une fois ce levier en fonction, on a écarté, comme non historique, tout ce qui, de la personne du Christ et de son rôle, dépassait les proportions humaines, et l'on en vint à ne plus conserver de son enseignement que ce qui ressortit à la morale, ou ce qui le fait considérer comme un doux illuminé!

Les évangiles ne sont plus pour ces savants ce qu'ils sont pour nous, savoir la rédaction du témoignage qui a fondé la foi de l'Église; ils sont bien plutôt le résultat de cette foi. Bousset

va jusqu'à dire que jamais Jésus ne s'est donné le nom de Fils de l'Homme. C'est l'Eglise qui l'a appelé de ce nom et a vu en lui le Messie. Et ainsi du reste. Quant à savoir si cette dogmatique de l'Eglise s'est sur certains points rattachée à quelque déclaration authentique de Jésus, c'est là, dit-il, quelque chose de tout à fait incertain et qui relève de décisions subjectives (1). Ce n'est pas parce que les disciples ont vu le Ressuscité, qu'ils ont cru à sa glorification. C'est parce qu'ils étaient convaincus que l'ignominie de la croix ne pouvait être la fin, et que Jésus devait être dans la gloire, qu'ils ont fini par avoir des visions de son exaltation ! Le Nouveau Testament n'est plus la source à laquelle vient s'alimenter la foi, il est le produit des espérances qu'avait éveillées Jésus de Nazareth, comme aussi des notions que le mysticisme oriental avait répandues et que l'Eglise naissante se faisait de son Messie. Pour quiconque est un peu familiarisé avec la critique actuelle du Nouveau-Testament, il faut loyalement reconnaître que c'est là le terme logique auquel aboutit tout le travail de l'école de l'histoire des religions. Mais voici ce qui est grave : ces résultats sont présentés comme les seuls *scientifiques*. Et ce mot exerce une sorte de fascination. Comme aux jours de triomphe de l'école de Tubingue, ceux-là même qui partent d'autres prémisses sont parfois entraînés à des concessions que rien ne justifie.

Eh bien ! je demande ici la permission de faire loyalement ma confession et de proclamer une conviction arrêtée et longuement mûrie. Appelé par vocation à étudier les travaux relatifs à la critique du Nouveau Testament et en particulier des évangiles, j'ai assez souffert pour qu'il me soit permis d'exhaler ma plainte et ma protestation. Oui, il y a quelque chose de profondément douloureux à se plonger aujourd'hui dans cette critique telle qu'elle est souvent pratiquée. Il y a chez nombre de ses représentants les plus éminents une telle désinvolture vis-à-vis des textes appelés

(1) BOUSSER, *Kyrios Christos*, p. 20.

autrefois sacrés, qu'il est impossible de n'en pas souffrir. Oh ! je m'empresse de reconnaître le sérieux avec lequel plusieurs des critiques négatifs procèdent à la dissection des écrits du Nouveau Testament. Mais il n'en reste pas moins pénible de voir manipuler dans un esprit tout terrestre des livres qui sont tout pénétrés d'un souffle d'en haut. Il n'est pas rare que des hommes d'une science admirable et d'une érudition étonnante, se montrent étrangers aux réalités les plus élémentaires de la vie spirituelle, et c'est pourtant de là que doit partir la vraie lumière. C'est un fait très significatif que la sévérité avec laquelle on traite les récits bibliques. Leur procès semble jugé d'avance : On est décidé à les trouver en faute (1). Alors qu'il est plus ou moins entendu qu'en interprétant un auteur grec ou latin, on choisit de préférence le sens le plus raisonnable, le plus favorable à l'écrivain, il semble que la première règle de l'herméneutique actuelle soit la défiance. A titre égal, on peut être presque sûr qu'on se décide pour l'interprétation la plus désavantageuse. Le mot attribué à Laubardemont : « Donnez-moi trois lignes de la main d'un homme et je me charge de le faire pendre », revient souvent à l'esprit quand on voit la façon dont on exploite les moindres inexactitudes de style, vraies ou prétendues, chez les auteurs du Nouveau Testament. Il serait facile de citer des exemples. Notez que les mêmes critiques trouvent tout naturel de faire quelque effort pour lever une difficulté ou une contradiction que présente tel auteur profane. Mais si quelqu'un s'avise d'user du même procédé dans l'interprétation des évangiles, alors on crie à l'harmonistique et on accuse une telle interprétation d'apologétique. *Apologétique !* Voilà le mot terrible qui

(1) Ces lignes étaient écrites, quand j'ai trouvé le passage que voici chez le Père Lagrange, appréciant avec modération et courtoisie les procédés de Loisy : « M. Loisy traite les textes comme des accusés, tandis que je les regarde comme des témoins. Magistrat instructeur, il interroge sévèrement les prévenus, sans même leur épargner certaines tortures, et ne les renvoie absous qu'après un examen toujours rigoureux, parfois hostile. » (*Évangile selon Saint Marc*, pages III et IV.)

doit faire rentrer sous terre un critique ou un exégète qui s'avise de faire dire quelque chose de raisonnable à son auteur ou qui cherche un moyen de lever la difficulté d'un texte ! Quand un théologien a été flétri de l'épithète d'*apologétique*, il est taxé au tribunal de la science, il n'a plus le droit de prétendre au titre de *scientifique* !

Je relèverai enfin dans cette critique de la critique l'empire de la mode et de l'emballement. Les mots d'ordre donnés deviennent parole d'Évangile, les hypothèses problématiques se transforment en probabilités, puis en certitudes. Nous ne pouvons mieux comparer cet esprit qu'à celui qui existe aujourd'hui dans le domaine de la peinture : un peintre ayant fait une femme verte avec des reflets qui pouvaient avoir un élément de vérité, on a vu surgir toute une moisson d'êtres verts, et d'autres ont vu les choses en rouge, une fois la voie ouverte dans cette direction. Il y a d'ailleurs aujourd'hui une analogie bien plus topique encore. Ne voyons-nous pas, justement dans la grande Allemagne, savante, artistique, religieuse, un phénomène de suggestion collective, qui est un des problèmes les plus déconcertants de l'heure présente, les esprits les plus distingués répétant, comme une leçon apprise, les affirmations les plus contestables et attestant sur leur honneur des choses qu'ils n'ont pu contrôler ? Mais ici, me dira-t-on, l'intérêt nationaliste est en jeu ! Et tenez-vous pour rien, dans le domaine qui nous occupe, le désir d'arriver à une explication rationnelle des origines du christianisme, de façon à le dépouiller de tout surnaturel et de toute expiation, tout en lui permettant de conserver assez d'éléments mystiques pour constituer encore une religion ? C'est là un intérêt majeur pour beaucoup de nos contemporains. Et cela explique largement le succès d'une doctrine qui répond si bien aux besoins de ceux qui ne veulent pas rompre avec le christianisme et qui cependant ne peuvent admettre la folie de l'Évangile.

Il m'en coûte de parler comme je viens de le faire. Je n'ignore pas que je vais passer pour m'être solidarisé avec les détracteurs de la critique en général, qui se sont souvent fait entendre ces dernières années et qui dans leur zèle pieux ont compromis leur cause par une étroitesse imprudente. Nous avons entendu protester avec émotion contre ceux qui n'admettaient pas la mosaïcité du Pentateuque, qui élevaient des doutes sur la suscription des Psaumes, ou qui pensaient que le livre d'Ésaïe n'était pas tout entier du même auteur. Il en est qui croient que tout est perdu si l'on met en doute l'authenticité de la seconde épître de Pierre, ou si l'on n'est pas bien sûr que les Epîtres pastorales aient été rédigées directement par Paul lui-même, pour ne pas parler de l'Épître aux Hébreux qui pourtant dans nos vieilles Bibles portait le titre d'épître de saint Paul. Ceux qui parlent ainsi sont des avocats bien malavisés. Ils facilitent singulièrement la tâche à leurs opposants : car ils ne font aucune différence entre les revendications les plus légitimes et les plus sages de la science biblique et les audaces d'une critique hostile à toute révélation et destructrice de l'Évangile lui-même. Il doit être bien entendu qu'il y a une critique non seulement légitime, mais nécessaire, à laquelle il faut laisser de la marge, sans s'effaroucher de tout ce qui s'écarte d'une tradition toujours revisable. Car nous avons affaire à une science historique. Il y a un devoir à soumettre nos documents à une recherche aussi serrée que possible. Si dans cette recherche nous perdons de nos illusions, si nous devons abandonner des traditions commodes, qu'importe ? — nous ne devons jamais redouter la vérité qui en définitive est toujours un gain. Il y a des erreurs séculaires qui n'en sont pas meilleures pour cela ; il y aura toujours un vrai profit à découvrir ce qui pourra au premier abord nous déranger dans nos habitudes, mais qui se trouvera finalement valoir mieux.

Voilà qui est bien entendu. Mais il faut reconnaître

après cela qu'il y a une critique qui renverse les fondements mêmes de la foi, et cela pour la raison bien simple qu'elle part de prémisses opposées à la foi. Nous ne lui contestons pas son droit. Etant donné son point de départ, elle doit arriver à ce résultat. Mais nous protestons contre la prétention de présenter ces verdicts comme les seuls scientifiques. Il y a une science pour laquelle tout ce qui est surnaturel est une déformation légendaire, parce qu'en Jésus-Christ il n'y a pas eu d'intervention de Dieu, unique en son genre. Mais il y a une science qui repose sur la foi au Christ Sauveur, don de Dieu, centre de l'histoire. Or il est impossible qu'avec des points de vue si dissemblables, on arrive à la même explication des faits. En mon âme et conscience, j'estime donc que, quand il s'agit de la personne et de l'œuvre du Christ, de l'origine de l'Eglise et des écrits du Nouveau Testament, il y a positivement deux sciences différentes : l'une qui repose sur les lois du Royaume de Dieu et compte avec une intervention surnaturelle de Dieu dans l'histoire du monde, l'autre qui ne connaît que les lois du règne humain, qu'on appelle lois de l'histoire, et fait abstraction du facteur divin. Je m'empresse d'ajouter qu'il y a un terrain commun entre elles, qu'il y a nombre de questions où nous pouvons largement profiter de la science de ceux que je combats. Mais quand il s'agit des bases mêmes de l'Évangile, de la personne de Jésus, de ses miracles, de son enseignement, je déclare carrément qu'à mes yeux ceux pour qui Jésus n'est pas le Sauveur envoyé de Dieu pour sauver le monde, sont incompetents, et qu'il leur manque le sens indispensable pour comprendre l'Évangile et ses origines. Nous ne devons dès lors pas abdiquer devant leurs verdicts, ni nous laisser éblouir par leurs succès.

Ces succès sont naturels et n'ont pas de quoi nous étonner. Du reste il ne faut pas les exagérer. Au milieu des affirmations victorieuses des critiques de gauche, on dirait vraiment que la chose est jugée, que ce n'est plus qu'une question de temps, et que les représentants de la tradition

en matière d'histoire évangélique sont des retardataires avec lesquels il faut avoir patience et qui auront bientôt disparu. Il n'y a rien de plus faux. Il existe en Allemagne, pour ne parler que du pays qui donne le ton en ces matières, toute une phalange de jeunes théologiens qui ne sont pas le moins du monde prêts à capituler. Et je suis convaincu que les circonstances présentes ramèneront la nouvelle génération à l'Évangile de la rédemption !

De ce que la doctrine de l'inspiration littérale soit morte de sa belle mort dans les milieux théologiques, il n'en résulte pas, comme on va le répétant volontiers, que la notion de cette inspiration doive être mise au vieux fer, que les livres du Nouveau Testament aient perdu toute valeur normative, et qu'ils ne se distinguent en rien de toute autre source historique. Nous estimons que l'histoire évangélique est encore très solide pour ceux qui l'abordent avec les expériences de la foi, et que nous pouvons avoir confiance dans les documents qui nous la racontent. — Mais, dira-t-on, c'est un parti-pris. — D'accord. Il y a là une nécessité de la nature humaine. Qu'on me montre un seul homme qui ne soit aucunement prévenu. Il n'existe pas. Le parti-pris est inévitable, mais nulle part autant que dans le domaine de la vie religieuse. Il est impossible, si nous croyons que Dieu a envoyé son Fils au monde pour le sauver, que nous abordions l'histoire du christianisme avec la même attitude que celui pour qui Jésus n'est qu'un homme dans lequel nous n'avons à chercher que les énergies de l'individu normal ! Notre foi réagira forcément sur notre façon de comprendre les faits. Nous trouvons cela tout naturel quand il s'agit de l'histoire politique : sans parler ici d'aberrations qui nous étonnent, nous savons pertinemment qu'en appréciant les événements, un Allemand ne peut pas se défaire de la conviction du bon droit des Germains, et qu'un Français est dominé par celle que les races latines ont encore leur mot à dire dans l'avenir de la civilisation. Et quand il s'agit d'une certitude qui domine et pénètre notre vie tout entière,

qui constitue ce que nous avons de plus précieux, nous pourrions en faire abstraction ! En abordant les évangiles, nous pourrions accepter notre norme et nos critères de ceux pour qui cette foi est une superstition vieillie ! C'est impossible. Nous avons non seulement le droit, mais le devoir de nous redresser dans le sentiment de notre indépendance et de notre dignité de croyants, le droit et le devoir de juger d'après notre critère à nous, et à la lumière de notre foi. Que Dieu nous donne de ne pas nous faire les esclaves des hommes, ni de leurs jugements, mais de marcher à sa lumière et de vivre, dans le domaine de la théologie aussi bien qu'ailleurs, comme des enfants de lumière.

CH. PORRET.
